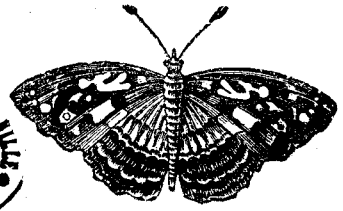
N° 21. — JEUDI 11 SEPTEMBRE 1834. — 3e ANNÉE.



BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

Le PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉATRES, MODES, ANNONCES.

LE MAGNÉTISEUR,

Par Frédéric Soulié.

Notre époque littéraire contre laquelle on déblatère plus ou moins justement suivant l'occasion, cette époque a pourtant un bon côté dont il est juste de lui tenir compte, ne fut-ce que pour l'instruction littéraire des lecteurs du *Papillon*.

Ce que je trouve donc de louable dans les plus stupides, comme dans les plus adroits de nos faiseurs actuels, c'est une tendance commune, et qu'on dirait concertée entre eux, à étendre indéfiniment le domaine de l'art, à tâtonner tous les lieux, à expérimenter tous les sujets susceptibles

d'être *poétisés*, comme ils disent; cette manie d'exploration quand le bon goût et la sagacité lui font défaut, conduit, il faut l'avouer, à la découverte de singuliers phénomènes, mais aussi par compensation a des bonnes fortunes inattendues qui, si vous êtes raisonnable, vous feront prendre facilement votre parti de toutes les ronces qu'on a dû franchir pour y arriver. C'est en cherchant la pierre philosophale que Raymond Lulle a trouvé l'eau-forte. Et quand à nos explorateurs ubiquistes qui malheureusement ne trouvent jamais ni l'eau-forte ni la poésie, on ne pourrait même pas dire que leurs expériences sont aussi inutiles qu'elles vous paraissent extravagantes. On ne peut pas arriver à la vérité ou à la perfection de prime-saut, et on doit de la reconnaissance à ceux qui se dévouent toute leur vie à la chercher sans la rencontrer, car le nombre de leurs erreurs reconnues et constatées, ne peut s'accroître qu'en diminuant dans la même proportion celui des doutes et des tâtonnemens de leurs successeurs. Ce résultat aussi infaillible en littérature qu'en physique, perce déjà de toutes parts. Les faux pas de la littérature terre-ferme, les naufrages de la littérature maritime, les catacombes de la littérature souterraine renferment des enseignemens précieux qui porteront leur fruit tôt ou tard. En attendant voici M. Frédéric Soulié, qui ne voulant pas être en reste avec un siècle si progressif, vient d'inventer la littérature magnétique, qui manquait à toutes les littératures connues jusqu'à ce jour.

Le titre seul de cet ouvrage est une bonne fortune au milieu des compositions nauséabondes dont nous inonde la librairie actuelle, mais il ne s'agit pas ici seulement d'un bon titre, il s'agit aussi d'un bon livre. Ceux qui ont déjà lu *les Deux Cadavres*, *le Vicomte de Béziers* et les autres productions que nous devons à la plume chaude et dramatique de Frédéric Soulié, voudront lire ce roman dont la fable ingénieuse est du plus haut intérêt, et dont quelques caractères sont des conceptions vraiment originales. Nous

nous abstiendrons d'en faire l'analyse, ne voulant rien enlever au plaisir de ses nombreux lecteurs, mais comme il n'est si bonne œuvre qui ne laisse à mordre à la critique, nous demanderons à l'auteur (tout en admettant d'une manière absolue l'idée fondamentale de son œuvre), s'il n'a pas un peu abusé de sa donnée scientifique. Il suffit que l'existence du magnétisme soit incontestable, pour qu'on ne puisse assigner de borne à ses effets miraculeux, mais nous n'en sommes pas à des preuves tellement matérielles, qu'il n'y ait encore bon nombre d'incrédules qui crieront à l'invraisemblance du dénouement, quoique l'auteur ait prévu et répondu à toutes les objections à ce sujet, par son épigraphe : « *Ceci est un doute* ».

Un mot aux personnes attaquées de ce *cant* anglais, dont Byron s'est plaint si souvent; le style vif et dru du *Magnétiseur*, qui peint sans périphrase et que personne n'ose plus *oser*, effarouchera la pudibarderie qui court, mais les lecteurs de bon goût lui sauront gré d'avoir tenté *l'économie* du style, innovation bien hardie de nos jours !

A lui donc le mérite de l'avoir essayé, et la gloire d'avoir réussi.

Mlle J. D.

INFLUENCE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Sous ce titre a paru, il n'y a pas long-temps, à Toulouse, une brochure fort remarquable par le style et la pensée, due à la plume studieuse de M. Ernest Falconnet. Nous en extrayons le morceau suivaut; c'est un coup-d'œil d'artiste jeté sur des talens aimés.

DUMAS, SAINTE-BEUVE ET LAMARTINE.

Un reflet positif de la pensée allemande s'est encore révélé d'une manière soudaine, accidentelle, tout instinctive, sans nul plan formé à l'avance, sans nulle préoccupation étrangère,

dans deux hommes également remarquables, l'un comme critique, l'autre comme poète, tous deux comme écrivains. M. Sainte-Beuve et M. de Lamartine.

A côté du style de M. Dumas, fort de nerf et de concision, martelé à l'enclume de Bossuet et de Gœthe, je placerai celui de M. Sainte-Beuve, aimable de douceur et d'intimité, souvenir de Fénélon et de Schiller. Une comparaison entr'eux est impossible; mais fondus en un seul moule, coagulés ensemble, s'unissant en une seule forme, ces deux caractères individuels feraient une œuvre d'un jet admirable. Ce sont deux reflets du même flambeau; flamme qui dévore et incendie; lueur tremblante qui éclaire les scènes les plus obscures: l'un a pris de l'ame toute la partie matérielle; elle est devenue sa propriété; il la fait poser devant nous, sous tous les costumes, dans les drames, dans l'histoire, dans les chroniques: squelette osseux que sa main puissante recouvre de chairs et anime de passions: l'autre a descendu plus avant; il a remué les sentimens les plus mystérieux; il a déchiré le voile des plus secrètes émotions; il a traduit les larmes et les soupirs, la volupté de la tristesse, le bonheur de pleurer; il a fouillé dans la vieille littérature comme dans la jeune; il a exhumé les merveilles de l'une cachées à tous regards, et que lui seul a pressenties; il a donné à l'autre des conseils de frère, lui montrant sa source dans le passé, lui promettant des succès dans l'avenir; il a essayé de la guider: que ne l'a-t'elle toujours écouté! Le style de M. Dumas m'a toujours saisi à première vue, mais je comprenais ensuite le secret de sa trempe; je n'ai pu trouver le mot de celui de M. Sainte-Beuve; il a une certaine magie, un charme qui évoque toujours l'expression la plus intime, la plus vraie pour l'objet le plus obscur. M. Sainte-Beuve pense son style; M. Dumas style sa pensée; et tous deux par le mot ou par l'idée, souvent par l'un et l'autre se courbent à un souffle insensible, venu de par-delà le Rhin, et fécondant en silence le germe de notre littérature actuelle.

L'empreinte du germanisme dans les œuvres de M. de Lamartine est plus sensible encore, quoique aussi involontaire. Dans M. de Lamartine il y a deux hommes, le poète et le philosophe; dans son style deux chose, l'expression et la pensée, rayons de couleur différente au prisme de l'analyse, faisceau

de lumière indivisible à l'œil. Le poète des *Méditations*, moins beau, selon nous, que le poète des *Harmonies*, se colore dans ses deux premiers recueils, première période de sa vie, de teintes plus terrestres, plus monotones, mais plus ardentes. C'est un jeune homme aveugle jusqu'à vingt ans, sentant le jour venir enfin à sa paupière, s'éprenant d'amour pour toute la nature vivante, animée, belle, autour de lui, pour les brises du rivage, pour un ciel pur et bleu, pour le soleil chaud, pour les baisers de la mer sur la plage, pour cette atmosphère de délices, imprégnée des parfums de la terre, des parfums de la Grèce, de tous les parfums d'Italie, au bord du lac immobile comme le ciel. Première inspiration toute sensuelle, toute extérieure, rayonnante sur une vie jeune, impressionable, et lui arrachant des cris de joie, de bonheur, de jouissance! Première strophe d'un hymne sublime, déroulant sa pensée en descriptions, en souvenirs animés par l'adolescence du poète. Puis il ouvre son ame aux fraîches exhalaisons de la piété; dans les heures voluptueuses du soir, il s'abandonne à la rêverie, il se laisse bercer aux flots de la méditation, il oublie le monde, il nage, dans un air plus suave, dans une région plus élevée, il se purifie; et comme Saül soudainement illuminé, il sort chrétien de son extase; il s'était agenouillé à la vue du monde, descripteur et déiste; il se relève poète, abattant aux pieds du Sauveur la royauté du génie, et lui demandant les lèvres chastes du prophète. Alors c'est le chantre des *Harmonies*; ange de poésie et de vertu, il adore Dieu dans le monde, dans l'humanité, dans l'ame. Sa profonde philosophie pénètre les plus sublimes mystères du christianisme: dans ses *Méditations*, il est tout à-la-fois ardent comme Tasso et sensible comme Schiller; dans ses *Harmonies* il devient sublime comme Klopstock et catholique comme Stolberg. L'influence italienne avait d'abord descendu tout à-la-fois sur sa pensée et sur son expression; l'influence allemande lui a succédé; elle domine à son tour; elle s'infiltre dans ses œuvres; elle finit par s'incarner dans son ame et dans son esprit; elle glisse sur chaque page des *Harmonies*; elle emprunte la forme de l'ode, irrésolue, instantanée, subite comme l'inspiration, et, mieux que tout autre forme, comme l'aigle mieux que tout autre oiseau, faite pour aspirer la lumière du soleil.

Et non content de s'être reflété snr le poète et sur le philosophe, l'esprit germanique a encore inspiré le publiciste ; la *Politique rationnelle* est comme un écho des profondes théories allemandes, rêveuses et patientes, douces et chrétiennes, et toujours chastes de sang et de passions éffrénées. M. de Lamartine, tour-à-tour poète, philosophe, publiciste, est devenu orateur, quand il a touché du pied la tribune nationale. Reniant tout mauvais souvenir du passé, toute opinion morte, voulant le bonheur de la société dans le présent et par le présent, sans la poursuivre d'utopies empreintes de mauvaise foi ou de folie, il s'est fait le représentant des intérêts locaux, des intérêts des basses clases, mieux reconnus, mieux satisfaits en Allemagne qu'en France, quoique sous un gouvernement moins favorable à leur développement,

A UN VIEILLARD AVEUGLE.

Pauvre vieillard assis sur les marches du temple
Et qui vient humblement tendre ta froide main,
Laisse, qu'un instant je contemple
Ton front décoloré par les ans et la faim.

La misère a flétri le soutien de ton âge,
Jeune ange à l'œil de feu qui seul t'aime ici-bas,
Qui pour toi chaque jour demande avec courage
L'aumône qu'au vieillard on ne refuse pas.

Lui seul est ton appui, dans ta vie éphémère,
Dans tes longs jours de deuil seul il sait te charmer ;
Comme un souffle de Dieu descendu sur la terre
Il vient te protéger, te guider et t'aimer.

Voix divine entendue alors que l'ame est pure,
Alors que le cœur saigne écoutant la douleur,
Voix qui sais attendrir et faire une blessure
A tout ce qui porte un bon cœur.

Raconte-moi, vieillard, les tourmens de ton ame,
De ton ame jetée ici-bas pour souffrir ;

Et qui ne vit jamais un visage de femme
Sous son regard s'epanouir.

. . . . . .
. . . . . .

Que de fois n'as-tu pas en demandant l'obole
Maudis le riche altier dont le cœur est d'airain ;
Mais aussi n'as-tu pas béni de ta parole
Le pauvre et jeune enfant qui t'apportais son pain.

Bénis-moi, car mon ame est vierge et jeune encore,
Bénis-moi, car je viens pour finir tes douleurs,
En attendant que Dieu m'emporte à son aurore
Prends mon pain mouillé de mes pleurs.

Mai 1834.

GYMNASE.

PREMIER DÉBUT DE M. HORTAS.

Un amateur de notre ville, *désirant se faire connaître* (style de l'affiche), a débuté avant hier, au Gymnase, dans le rôle de *Fortuné*, du vaudeville intitulé *les Malheurs d'un Joli Garçon*. C'était entreprendre une tâche difficile, après Breton, surtout, qui avait su donner à ce personnage une de ces physionomies originales et typiques, écueil ordinaire des artistes qui viennent ensuite. Le titre d'*amateur*, sous lequel se présentait M. Hortas, était, d'ailleurs, de toutes les recommandations la plus mauvaise qu'il put invoquer en faveur de ses débuts : entre le public et l'amateur il y a le souvenir de tant de mystifications qu'il n'est plus d'accommodement possible. M. Hortas ignorait sans-doute cette circonstance sur laquelle il peut, sans vanité, rejeter une bonne partie de la froideur avec laquelle il a été accueilli par le parterre du Gymnase.

Un masque comique, une structure merveilleusement appropriée aux rôles qu'il est appelé à jouer, tels sont les avantages naturels qui distinguent M. Hortas au premier aspect. A ces élémens de succès que personne ne songe à lui contester, il joint une voix, sinon agréable, du moins remarquablement juste ; il chante avec plus de goût et de méthode que bien des artistes dont les rôles, plus

que celui de comique, exigeraient pourtant des notions musicales. Avec ces qualités et l'intelligence dont il a fait preuve dans certaines parties de son rôle, M. Hortas ne doit pas sans-doute désespérer de l'avenir; mais, égaré aujourd'hui par de mauvaises traditions, il néglige le comique pour la charge. Peu confiant dans le jeu naturel de sa physionomie, il grimace à se rendre hideux; son geste est parfois d'un trivial sans exemple. Et les défauts que je signale ici ressortaient d'autant mieux dans le rôle de Fortuné, que Fortuné est un limonadier aux belles manières, limonadier-homme du monde, si je puis ainsi dire, Lovelace de bas-lieu peut-être, mais garçon de trop d'esprit et de sens pour gaspiller ainsi, dans le grotesque de la charge, les moyens de séduction *que lui départit la nature*.

Si M. Hortas avait prétendu se poser successeur de Breton, nous nous hâterions d'instruire son procès, et, sans aller à Berlin, nous trouverions assez de juges pour le condamner; mais tel n'a pu être son dessein; il a voulu essayer ses forces dans un rôle au-dessus de ses forces, c'est là toute sa faute, et s'il l'a expiée par les quelques sifflets qui se sont mêlés aux applaudissemens du public, nous sommes persuadés qu'il se hâtera de la réparer en choisissant dans son répertoire un rôle mieux accommodé à sa taille.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1933

CARL.

Une bonne nouvelle! M. Singier revient à Lyon, et revient prendre la direction de nos théâtres. C'est la troisième fois que M. Singier se fait la providence des artistes jettés dans une position critique par suite de faillite. M. Singier est l'homme qui a laissé le plus de doux souvenirs dans le monde artistique, il vient les continuer. Espérons que nous n'aurons pas de long-temps encore à éprouver les regrets d'un nouvel éloignement! On dit que M. Singier est pour six ans et demi à la tête de nos deux scènes. Tout le monde s'en réjouira.

On désirerait trouver des pensionnaires dans une maison au centre de la ville; s'adresser à l'imprimerie du journal.

L. BOITEL, IMPRIMEUR. —— LÉON BOITEL, GÉRANT